

La vérité du délire

Yves Brault

Ce texte est le prolongement d'un article, Le sens du délire, écrit en novembre 2002, dans des circonstances qui ne sont pas sans rapport avec son contenu. L'homonymie du titre avec le thème de ces XXIII^e journées Vidéo-Psy m'a valu d'y être invité, ce dont je remercie l'équipe d'organisation.

À l'époque de la première rédaction, j'étais en convalescence suite à une grave intervention chirurgicale. Un jour, dans la clinique qui m'accueillait, je sentis revenir mes forces. Avec jubilation, je montai et descendis à de nombreuses reprises un escalier qui m'effrayait la veille. Le soir, j'écrivis coup sur coup deux articles, dont celui-ci, sur mon ordinateur dans un état d'extrême excitation, terminant à quatre heures du matin. Le réveil fut moins glorieux ; au médecin qui s'étonnait de me voir très pâle, j'eus l'imprudence de raconter mes exploits de la veille. Alarmé, il me prescrivit un psychotrope, que je ne pris pas.

Ce médecin m'a-t-il pris pour un fou ? C'est possible. Ce qui est sûr, c'est qu'alors je témoignai envers lui de la même ambivalence paradoxale qui fait l'objet de mon propos devant vous. C'est précisément dans ce sens que je reprends cet article de 2002. Il me semble que le délirant recherche le lien sous réserve d'un double refus : refus de l'altérité, refus du consensus social. La vérité du délire est tellement radicale qu'elle ne peut être acceptée. C'est à ce paradoxe qu'est confronté le psychothérapeute.

Marignac, mars 2011

Introduction

Dans cet article de 2002, je développai l'idée que le psychotique refuse, à un certain niveau seulement, le consensus social sur les représentations du monde qui donne sens à la réalité telle que nos perceptions nous la donne à « voir ». Je terminais ainsi : La seule conclusion possible est que le délire a bien un sens mais que ce sens n'est pas *partagé* avec les autres membres de la société. Et ce délire n'est pas partagé parce que le fou ne le veut pas, parce qu'il veut être ailleurs, radicalement ailleurs, au moins dans un secteur de son système de pensée. Le partage global est immensément dangereux, le partage global ne peut que conduire à l'éclatement de l'être.

À ce refus, correspond un refus de la société de reconnaître la créativité et une certaine vérité du délire. La société peut réagir par l'enfermement ou, comme dans certaines sociétés traditionnelles, par un « traitement » de tout le collectif mais dans tous les cas, le délire doit être éradiqué ou du moins circonscrit. Et ceci parce qu'il représente pour la société le même danger mortel que tout système de pensée radicalement autre.

Je voudrais aujourd'hui nuancer et prolonger ce propos. Dans sa relation à l'autre, le psychotique est constamment menacé par une fusion engloutissante. Le délire peut alors être compris comme une façon de manifester sa différence. Mais ce souci de séparation est extrêmement ambigu. Le psychotique veut *et* ne veut pas partager son délire avec l'autre, il veut *et* ne veut pas entrer dans le système de représentation socialement accepté.

Et cette ambiguïté se manifeste, au moins dans certains cas, par une certaine vérité du délire tant au niveau de sa signification immédiate qu'au niveau de son interprétation des mythes qui traduisent le sens que la société donne aux « choses ».

La structure

Les psychotiques utilisent abondamment les mythes plus ou moins élaborés qui traînent dans le corps social. Beaucoup de ces mythes sont, en première approximation, parfaitement absurdes. Pour s'en rendre compte, il suffit de prendre des exemples assez éloignés dans le temps ou l'espace. Ainsi,

Hésiode¹, dans sa théogonie, nous raconte les exploits d'Ouranos et de Gaïa : *Gaïa tire Ouranos d'elle-même et s'unit à lui sexuellement. De cette union naissent d'innombrables enfants que Gaïa ne peut sortir d'elle-même parce qu'Ouranos ne cesse de la couvrir... Les douze Titans et Titans, les trois Hécatonchires², les trois cyclopes restent bloqués au lieu même où ils ont été conçus...* Cette histoire n'est-elle pas complètement folle ?

Les exemples sur lesquels je vais m'appuyer ne sont pas si lointain mais ils datent quand même d'au moins une vingtaine d'années. À cette époque, la tradition chrétienne imprégnait encore profondément la *doxa* commune. C'est certainement encore le cas aujourd'hui mais de façon plus souterraine et il me faudra sans doute entrer dans quelques détails de cette tradition.

Comme pour tous les grands mythes de l'humanité, beaucoup de thèmes chrétiens tournent autour de la question de l'origine, du *un* et du *deux*, de la fusion et de la séparation. Le paradis terrestre, la virginité de Marie, la communion, c'est-à-dire l'union avec le corps mystique du Christ sont des exemples parmi d'autres :

- Est-ce un hasard si *Marie-Noëlle* fait une grave crise de schizophrénie un 25 décembre ? La double virginité de Marie (la pureté) associée au thème de la naissance (la séparation)... Tandis qu'on l'emmène à l'hôpital psychiatrique, elle s'exclame : *Je suis une bombe anatomique !* rejoignant ainsi la version moderne de l'éclatement de l'être.
- Thème de la vierge enceinte remis au goût du jour par cette autre femme, grâce « aux hormones » !
- Ou encore cette cliente à qui « on donnait à midi ses parents à manger ». L'association avec la *communion*, l'union avec le corps mystique du Christ, ne faisait aucun doute...

Je vais illustrer cette idée en étudiant plus complètement un délire à deux. Nous avons un enregistrement vidéo de la conversation de ce couple avec le médecin psychiatre, qui dure plus d'une heure. C'est ce texte que je vais tenter de décrypter.

Il s'agit d'une femme d'une cinquantaine d'années accompagnée de sa fille qui se « réfugie » dans un hôpital psychiatrique (cela se passe au milieu des années 70) car, dit-elle, son médecin (un médecin de famille qu'elle voit depuis de nombreuses années) veut la faire empoisonner par sa fille :

- *(la mère) Alors il l'avait chargé à elle de me donner les remèdes alors, elle, en me donnant les remèdes, c'était un acte criminel.*
- *(la fille) Hé oui, si je lui avais donné, j'aurais tué ma mère, vous comprenez ?*
- *(la mère) Elle aurait tué sa mère, ma fille.*
- *(la fille) Oui*
- *(la mère) Si elle avait continué à me donner les remèdes, vous comprenez ? Vous voyez comment, si vous comprenez, un peu.*

L'anecdote

En deçà de cette accusation portée sur le médecin, le thème de la fusion/séparation apparaît avec constance. Fusion évidente entre la mère et la fille (elles partagent le même délire) et crainte d'être séparée. Voici quelques citations de l'entretien illustrant cette thématique :

- *Les gens nous voient trop unies, ils veulent nous séparer...*
- *Il a dit à elle, il a dit à moi...*
- *Alors là il se met comme ça, comme ça, comme un monstre et il me fait valoir le bon et le mauvais, le vrai et le faux.*
- *Alors, il me faisait des gestes à double sens... Mais c'était fait à double, pour que je ne comprenne pas...*

1. Hésiode, poète, théologien, a vécu au VIII^e-VII^e siècle avant J.C. à l'aube de l'émergence de la pensée philosophique grecque.
2. Géants « aux cents bras ».

- *Il faisait, il nous disait des mots. Alors il me disait, mettons : « Il faut faire la mode ou quitter le pays... »*

- (évoquant le divorce - avéré - du médecin) *Peut-être il voulait dire : « Je me sépare de ma femme, je vous tuerai et alors vous serez séparées aussi. »*

Ainsi, les deux femmes accusent le médecin de vouloir les séparer et cela est probablement vrai. Du moins, on peut penser que ce dernier les voit en effet « trop unies » et s'étonne que la fille ne suive pas « la mode », c'est-à-dire quitte sa mère et se marie !

Une première vérité de ce délire serait donc celle-ci : il y a une part de vraie dans ce que disent les deux femmes : le médecin trouve en effet que la mère et la fille sont trop en fusion. Il veut les séparer. La partie délirante concernerait seulement la conséquence extrême de ce désir. Le médecin veut séparer la mère et la fille mais il ne veut pas faire tuer la mère par la fille.

Le mythe

Cette interprétation restrictive est-elle si sûre ? Qu'est-ce que cela veut dire : séparer la mère de la fille ? Est-ce, si j'ose dire, un péché véniel, sans grande importance ?

Il nous faut replacer l'histoire dans son contexte. Nous sommes dans un monde rural à une époque où la religion catholique joue encore un grand rôle. Il ne fait aucun doute que la mère a reçu une éducation nourrie de la bible et des évangiles. Au cours de son récit, elle situe très précisément la date de ses premiers soupçons : il s'agit du 8 décembre :

- *J'ai regardé le calendrier et j'ai vu que c'était le 8 décembre. Et j'ai dit à ma fille : « Qu'est-ce que c'est que ça ? C'est la date de l'Immaculée Conception... » Alors, là, j'ai commencé à comprendre sans comprendre...*

Il est possible que vous ne sachiez pas précisément c'est qu'est le dogme catholique de l'Immaculée Conception. Contrairement à ce que beaucoup croit, il ne s'agit pas de la virginité de Marie mais du fait qu'elle est née sans le péché originel.

Qu'est-ce que le *péché originel* ? On sait, ou on ne sait pas, que tout homme, pour un chrétien, naît avec le péché originel (sauf précisément la vierge Marie). Ce péché originel est la faute d'Adam (et Ève) au jardin de l'Eden. La faute d'avoir croqué la pomme ! C'est-à-dire d'avoir mangé de *l'arbre de la connaissance* qui permet de connaître le bien et le mal. Avant la faute, Adam et Ève vivaient dans l'innocence, en communion avec Dieu. Après la faute, voyant qu'ils étaient nus, *ils ont eu honte*. Manger le fruit de l'arbre de la connaissance les a fait sortir de la bienheureuse fusion, du paradis terrestre. Leur faute est d'avoir voulu sortir de la fusion. *Et c'est un péché mortel*.

Voilà ce dont nous sommes tous coupables, voilà pourquoi nous sommes tous marqués du péché originel. Car tous, Mesdames et Messieurs, nous sommes sortis de la fusion ou du moins nous avons essayé !

Il y a bien d'autres interprétations possibles du mythe du paradis terrestre et je ne suis pas sûr que mon interprétation personnelle obtienne le *nihil obstat* papal. L'interprétation populaire concerne la sexualité : chacun sait ce que veut dire *croquer la pomme* ! Et, comme je l'ai dit, beaucoup de gens pensent que la virginité de Marie veut dire qu'elle n'a pas connu d'homme, au sens biblique, précisément. Mais, fondamentalement, il s'agit toujours du un et du deux, de la fusion et de la séparation...

On pardonnera volontiers à un médecin de campagne de ne pas être un exégète des textes bibliques. Cependant, il me paraît clair que mère et fille se sont senties menacées par ce médecin qui voulait les séparer... Et la tradition catholique ne leurs disait-elle pas que c'était là un péché mortel ?

Mythes et vérité

Là où les choses deviennent troublantes, c'est que les histoires insensées que nous raconte Hésiode nous parlent du même problème : comment l'Univers est passé du Chaos à l'Ordre, de l'indifférencié à la multiplicité ce que l'helléniste Jean-Pierre Vernant³ nous l'explique très bien.

Les grecs anciens croyaient-ils à leurs mythes ? C'est ce qui se discute.

Mais nous savons bien que certains de nos contemporains sont prêts à mourir et à tuer au nom de la vérité littérale de leurs croyances.

Le fou ne serait-il fou que par sa radicalité ?

La rupture

Je ne sais pas ce que sont devenues ces deux femmes ni ce que le médecin psychiatre qui les a reçus a pu tenter avec elles. Mais il est évident que la tâche n'est pas facile car la radicalité de leur interprétation ne peut pas être étendue à toutes les tentatives de séparation.

L'art du compromis n'est pas la spécialité des psychotiques. C'est là le défi qu'il lance au psychothérapeute, le nœud qu'il s'agit de dénouer. Cette question est, pour le psychotique, absolument existentielle.

Si l'enjeu n'est pas du même ordre chez le thérapeute, il n'y a, de mon point de vue, rien à faire. Je peux témoigner, pour mon compte, combien j'ai pu être bouleversé par nombre de séances avec des psychotiques. Il m'est souvent arrivé de ne plus du tout savoir où j'en étais. Nous avons un temps, mon épouse et moi-même, accueilli des psychotiques dans notre maison et j'ai pu constater que ce phénomène existait aussi chez mon épouse, au point qu'il me fallait parfois me fâcher pour qu'elle « revienne sur terre ».

Et donc la question centrale est celle-ci : comment le thérapeute et son patient vont-ils pouvoir *négoier* leur séparation ? Comment vont-ils arriver à se reconnaître dans leur différence ? Si cela arrive, ce ne sera pas sans violence ; la violence est inhérente à la situation, ce dont témoignent aussi les mythes : castration d'Ouranos par Kronos, colère divine chassant Adam et Ève de l'Eden...

Mon expérience personnelle n'est pas assez vaste pour répondre à cette question. Je puis seulement témoigner que cela n'est pas impossible.

J'ai déjà parlé de cette cliente qui avait coutume de dessiner pendant la séance. Son délire concernait le fait qu'à midi, « on » lui donnait à manger ses parents (elle vivait dans une collectivité).

Je ne savais trop quoi faire de son délire, aussi concentrais-je mon attention sur les dessins qu'elle faisait, lui posant des questions sur ce qu'elle voulait représenter et autres choses semblables. Mais elle me répondait toujours très succinctement et revenait régulièrement sur ses parents qu'on l'obligeait à manger à chaque repas. Nous nous obstinions ainsi chacun de notre côté jusqu'à ce que, exaspérée, elle me lance rageusement : « *Mais écoutez-moi donc !* » Elle avait évidemment raison.

Elle faisait là un pas majeur vers une rencontre avec moi en tant que différent d'elle. Malheureusement je n'ai pas su quoi en faire. Il m'est venu l'idée, hélas trop tard, que j'aurais dû profiter de sa colère pour mettre en évidence notre désaccord. Mais j'étais pris, moi aussi, dans la fusion, et me sentais coupable de vouloir la rompre.

Dans une autre occasion, j'ai peut-être été plus pertinent :

J'ai eu longtemps une jeune schizophrène en thérapie. Environ quatre années après le début de son travail avec moi, elle rencontra par hasard un ancien amant, chef de bande et trafiquant de drogue, et décida de partir avec lui, abandonnant son mari et ses deux filles. Le jour où elle m'annonça cette décision, elle me dit aussi qu'elle me voyait pour la dernière fois.

Jamais auparavant je n'avais émis le moindre jugement sur sa conduite pourtant extrêmement chaotique et dangereuse. Mais là, j'étais désespéré : je m'étais attaché à cette personne et il m'apparaissait comme évident qu'elle allait à sa perte. J'essayai donc de la convaincre de ne pas partir avec cet amant.

3. Jean-Pierre Vernant - *L'Univers, les dieux, les hommes* - Seuil - 1999, et : *L'individu, la mort, l'amour*, Gallimard, 2002.

Devant mon attitude, elle ne manifesta aucune colère ou opposition. J'avais absolument raison, me dit-elle, elle savait qu'elle allait vers la mort. Mais elle allait quand même le faire. Sa détermination était absolue, ni moi ni personne n'y pouvions rien.

Pendant deux mois je n'eus plus de nouvelles. Puis, un jour, elle téléphona et me demanda la *permission* de revenir me voir. Elle venait de sortir de l'hôpital.

Son récit fut très simple : au moment du départ en voiture avec cet amant, elle hésita à mettre sa ceinture de sécurité. Et puis tant pis ! se dit-elle. Une heure après, il y eut un accident. Son amant fut tué ; ma cliente fut éjectée de la voiture et s'en tira avec de simples contusions. Elle ne me fit aucun autre commentaire.

Cet épisode fut un point de rupture absolu et elle ne fit plus jamais de rechute psychotique. Les deux années qui suivirent furent cependant plus terribles que toutes celles qui avaient précédé : elle voyait le chaos de son existence et l'horreur de sa conduite passée (notamment avec ses filles qu'elle battait régulièrement) mais elle ne pouvait plus, selon ses propres termes, « *se réfugier dans la folie* ».

Sa vie finit quand même par se stabiliser et elle entreprit avec succès de faire lever la décision judiciaire qui lui avait retiré l'autorité parentale. Je ne l'ai pas revue ensuite mais j'ai eu de temps à autre des nouvelles : comme chacun d'entre nous, elle va, avec des hauts et des bas.

Quand elle était « folle », ma cliente savait très bien qu'elle était en transgression permanente. Elle conduisait sans tenir aucun compte du code de la route, elle cognait violemment sur ses filles, draguait des hommes et souvent les frappait. Au cours de ses nombreux internements psychiatriques, elle se battait contre les infirmiers, etc. Elle me racontait tout cela avec une sorte d'indifférence très impressionnante qui parfois se brisait fugitivement mais aussitôt se concluait par un "*Ça n'a pas d'importance* » très répétitif. Rien ne pouvait remettre en question ce comportement. Elle était le refus même. J'avais certainement une prescience aiguë de ce non absolu car il me semble qu'il n'y avait aucune zone en moi qui puisse la juger. Je n'avais jamais l'idée qu'elle doive changer d'attitude. Bien qu'elle me donnât souvent l'impression que je n'existais pas à ses yeux, je l'aimais comme elle était ; c'était aussi évident que son refus était évident.

Sauf ce jour où elle m'annonça son départ. Non pas que j'aie cru pouvoir changer sa décision. Mais je ne pouvais pas plus faire autrement qu'elle ne le pouvait. Encore aujourd'hui, je ne sais pas si j'ai commis une erreur ou si mon attitude a été motrice dans sa transformation.

Que penser d'ailleurs de mon attitude : voulais-je véritablement son bien ou ne pouvais-je supporter la séparation ?

Ce qui est certain, c'est qu'en me demandant la *permission* de revenir, elle manifestait sa *soumission*. Non pas sa soumission à moi qui n'aurais jamais songé à lui refuser de me voir, mais sa soumission à la Loi.

Et elle sortait de la folie.